

Introduction

J'ai recommencé.

Cette fois-ci, c'est arrivé si vite que je ne m'en suis même pas aperçu. Je ne l'ai pas vu venir. Je pensais que ça allait être une nuit comme les autres, sans événement particulier. Pas de chance. L'expression de son visage était aussi claire que reconnaissable : l'air à la fois renfrogné et stupéfait. Le hochement de tête qui dit la totale incrédulité. Le regard qui dit : « As-tu vraiment fait l'horrible chose que tu viens de me faire ? » Et soudain, les mots qui sortent avec la violence et la vitesse d'une rafale de mitrailleuse : « Est-ce que c'est parce que tu ne m'aimes pas assez ? Que tes besoins viennent toujours en premier ? Ou alors que tu es trop stupide pour comprendre ce que je veux ? »

C'est ça, mes options ? C'est ça, mes seules options ?

La bonne réponse est le numéro trois, évidemment. La réponse est toujours le numéro trois. Je suis simplement stupide. Mais elle ne veut pas l'entendre. Le fait que je sois un lecteur vorace et que j'aie un véritable don pour la conversation signifie forcément que je devrais comprendre ce qu'elle veut de moi. Mais en fait, non. La plupart du temps, je ne sais pas vraiment pourquoi elle est fâchée, voire de quoi elle parle au juste. Parce que, honnêtement, bien qu'elle soit totalement aimante et merveilleuse la plupart du temps, il y

a des moments où elle a l'air totalement cinglée. (Et je dis ça avec toute l'affection du monde, chérie.)

La tension a fini par se calmer, mais il nous arrivait très régulièrement de nous retrouver sur le canapé, à regarder dans le vide l'air hébété, elle se demandant comment je pouvais être cet indécrottable imbécile, et moi, encore une fois, essayant de comprendre comment elle pouvait être aussi frappadingue. Et puis un soir, elle a simplement haussé les épaules, fait un petit geste de la main, comme accablée par la résignation ou la défaite, et elle a dit :

« C'est tout, hein ? C'est bien ça ? C'est aussi simple que ça.

— Quoi ? j'ai demandé.

— Les femmes sont folles et les hommes sont idiots. »

Et soudain, toutes les lumières ont semblé s'allumer d'un coup, éclairant un monde obscur. « Les femmes sont folles. Et les hommes sont idiots », a-t-elle dit à nouveau.

« Le voilà, notre prochain livre ! » me suis-je exclamé.

Jenny Lee, la personne responsable de cette brillante idée, et accessoirement ma compagne, a ri à ma suggestion, comme cela arrive souvent aux auteurs quand quelqu'un d'autre leur dit : « Le voilà, ton prochain livre ! » (Et pour être franc, une fois, elle m'avait dit qu'elle était en proie à « des émotions mal orientées sur-tourmenteuses » et j'avais pensé que ça ferait un bon titre pour son prochain livre. Possible que je ne sois pas très doué pour les titres.)

Mais, le jour suivant, j'étais incapable de me défaire de cette idée. Plus j'y pensais, plus j'en riais, et plus je hochais la tête pour moi-même d'un air entendu. Mais qu'est-ce que je savais au fond ? Et comment est-ce que je savais que je le savais ? Pourtant, je le savais : « Les femmes sont folles. Les hommes sont idiots. » C'était une façon simple de voir les choses, simple et révélatrice. Je me demandais si cela pouvait être le point de départ pour tenter de comprendre

les relations les plus importantes, mais aussi les plus vexatoires de nos vies.

J'en ai donc parlé à mon ami Sean, un homme souvent déconcerté par les actes du sexe faible en général et de sa petite amie en particulier. En entendant ces mots, Sean a ri et hoché la tête avec exactement le même air entendu. Et j'ai vu que la même ampoule que celle qui s'était allumée dans ma tête éclairait à présent la sienne. Il a alors passé les trois jours suivants à dire à sa compagne qu'elle était cinglée et lui, idiot. (Ils ont fini par rompre, mais je suis sûr que ce n'était pas le motif de leur rupture.)

L'autre raison pour laquelle cette idée m'intriguait tant, c'est que j'ai passé ma vie personnelle entière entouré de femmes folles et d'hommes idiots. Au travail aussi d'ailleurs. La plupart de mes écrits parlaient d'hommes paumés et des folles à cause desquelles ils étaient paumés. J'avais même écrit une pièce de théâtre sur l'incroyable combat que les deux sexes doivent livrer simplement pour communiquer. Ça s'appelait *Les Hommes ne disent rien*.

Et la totalité de ma carrière à la télévision a été consacrée à l'incapacité des hommes et des femmes à se comprendre mutuellement. J'ai écrit pendant quatre ans pour *Home Improvement*, une sitcom populaire. Je savais aussi qu'à 44 ans, j'étais capable de rassembler des choses que je n'avais jamais rassemblées avant. À la fin de la journée, je savais qu'il fallait que j'écrive ce livre.

Je savais aussi que j'étais trop stupide pour l'écrire tout seul.

J'avais besoin de l'aide de la femme la plus drôle, la plus honnête et la plus timbrée que j'aie jamais connue. La personne qui, la première, avait prononcé ces mots magiques. Quand j'ai commencé à en parler à Jenny ce soir-là, elle était attirée par l'idée, mais méfiante à l'égard des possibles

effets pervers que cela pourrait avoir sur notre relation de couple. Je ne me suis cependant pas démonté. « Ensemble ! j'ai dit avec enthousiasme. Nous serons le couple qui écrit ensemble ! » Et cela a flatté sa fibre romantique. Elle s'est dit soudain qu'en effet, c'était beaucoup plus excitant que d'être le couple qui suit des cours de danse de salon.

Le lendemain, j'attendais derrière la porte que Jenny rentre de son travail. J'étais impatient de partager avec elle les premières réflexions que j'avais couchées sur le papier. Elle a très bien réagi à mon introduction. Mais le premier chapitre (que je voulais intituler « Tu trouves que je suis grosse ? ») a été plus compliqué. Elle a lu le titre et m'a demandé : « C'est ça que tu penses ? Que je suis grosse ? »

J'ai immédiatement regretté qu'on ne soit pas le couple qui suit des cours de danse de salon...

Jenny : Quand mon copain chéri, Howard, m'a proposé que nous écrivions un livre ensemble, je me suis demandé s'il plaisantait (soyez les bienvenus dans le monde de deux auteurs de comédie vivant ensemble).

Alors, j'ai éludé ce que je pensais être une blague. Ha ! ha ! comme tu es drôle. C'est tout simplement la chose la plus folle que j'aie jamais entendue, et qui mieux qu'une folle pour s'en apercevoir ? Et ce n'est pas seulement la chose la plus folle, c'est aussi la plus stuu-oh merde-pide, c'est là que j'ai compris qu'il ne blaguait pas.

Il était si sérieux, qu'il avait rédigé l'introduction d'un livre qui n'était même pas encore écrit ; il avait aussi pondu le premier chapitre qui s'intitulait « Tu trouves que je suis grosse ? » (plus tard renommé « Un flingue sur la tempe »). Alors, avant même que je commence à penser réellement à l'insanité d'une telle entreprise, je me suis attelée à la tâche la plus importante, c'est-à-dire découvrir qui était cette Madame-tu-me trouves-grosse ?, la personne à qui il faisait

référence, parce que je savais, ou à tout le moins je priais pour que ce soit le cas, que Howard, mon amour, n'ignorait pas qu'il valait mieux éviter d'écrire sur moi sur ce sujet particulier.

Parce que même les personnes les plus stupides du monde savent que rien ne rend les femmes plus folles que la question de leur poids.

La première indication de la folie qui commençait à pointer son nez a été le ton de ma voix quand j'ai dit : « Alors, euh, tu parles de qui dans le chapitre 1 ? Hmm ? » La deuxième indication, sans doute plus évidente, est que je ne l'ai pas laissé répondre à la question que je venais de lui poser. « Je me pose la question simplement parce que je sais que ça ne te viendrait pas à l'idée d'écrire sur ce sujet en parlant de moi, n'est-ce pas ? »

Il y a eu un silence de cinq secondes, où l'on s'est regardés fixement, puis nous nous sommes tous les deux précipités sur le chapitre qui se trouvait sur la table, entre nous deux. Match nul.

Nous avons chacun attrapé une extrémité du tas de feuilles et, malheureusement, les papiers étaient retournés et j'ai eu un mal fou à regarder la première page qui, je dois être honnête, ne portait pas mon nom. Mais au vu de ses jointures blanches et des filets de transpiration qui ruisselaient de son front, je connaissais la réponse.

« Tu es fou ? » ai-je demandé.

Il a répondu, dents serrées : « Ça, c'est ton rayon. »

Pas drôle. J'ai tiré un grand coup (et je lui ai peut-être dit qu'il avait une araignée sur la tête), j'ai réussi à lui arracher les feuilles et je suis montée. Il m'a poursuivie en courant et en criant : « Tu vois, c'est exactement ce que je dis. Tu réagis comme une folle. Allez ! Nous sommes des auteurs de comédie ! Nous exagérons les choses pour qu'elles soient drôles ! C'est notre boulot, il faut bien se nourrir ! »

Évidemment, je n'ai pas pu m'empêcher de lui crier :
« Je suis grosse ; tu ne penses pas que je sais qu'il faut manger ? »

Howard : C'est là que je me suis aperçu d'une chose :
« Hé ! une minute. Elle réagit comme une cinglée. Elle est en train de devenir cette femme folle dont parle le livre. C'est le livre en pleine action ! C'est la preuve vivante de l'hypothèse de départ ! C'est génial ! » À part pour une chose.

Si elle se comporte comme une folle, c'est forcément que je me comporte comme un idiot. Cause et conséquence. Pourtant, j'ai toujours défendu l'idée qu'elle était la cause et que j'étais l'effet.

Jenny : J'ai redescendu l'escalier comme une furie quand j'ai trouvé la preuve qu'il parlait de moi. C'était au milieu de la deuxième page : « Ce matin, elle se regardait dans le miroir, inspectant son ventre... »

Ce n'était pas stupide, c'était suicidaire. « J'inspectais mon ventre ? Vraiment ? J'inspectais mon ventre ? (Il a grimacé, il faut dire que, quand je répète les choses sur un ton sarcastique, cela signifie que je vais être sans pitié.) Intéressant de noter que j'inspectais mon ventre alors que ce matin même tu as insisté sur le fait que je n'avais pas de ventre. » J'ai hurlé : « Je le savais ! Tu me trouves grosse !

— Je ne te trouve pas grosse, je te trouve magnifique. »

Il se fichait de moi ou quoi ? Est-ce qu'il pensait vraiment que la vieille rengaine « tu es magnifique » allait sauver son petit cul ? Ne savait-il pas que j'avais dans les mains la preuve de ce que j'avançais ? J'ai agité le paquet de feuilles devant son visage, juste au cas où il aurait oublié. « Tu (secouage de feuilles) penses (secouage) vraiment (secouage) que je suis (secouage) grosse. C'est écrit ici, noir sur blanc. Tu me traites de menteuse ? »